

## *Prologue*

Ô livre de la discorde, manuscrit de malheur! Dieu en est témoin, il fut créé dans un désir de faire du bien, avec un noble objectif : réparer les destins brisés des descendants, les délivrer du funeste héritage familial, les préserver des pièges de l'existence enracinés dans le passé.

Au nom de ce bonheur futur, un homme fut écarté du récit, exclu de l'arche du manuscrit, laissé dans les ténèbres extérieures : c'est ainsi que l'on ferme sa porte à celui qui s'est déshonoré et risque de discréditer les autres. Cet acte, qui semblait pourtant juste, fit germer une nouvelle graine de la fatalité initiale. Le livre donna ainsi naissance à un jeu diabolique, qui conduisait des décennies et des générations en arrière.

À l'époque, au commencement du chemin, à l'automne 1991, le livre était un don merveilleux, une rencontre longtemps désirée. Il semblait venir à point nommé, augurer de grands et petits changements pour le pays et les hommes.

Quels mois! En août, sur la place de la Loubianka, le Félix de fer<sup>1</sup> s'écrasa sur l'asphalte dans un sourd fracas. On partageait alors tous l'impression que le nouveau pays naissait ici et maintenant. Nous y étions déjà, il suffirait d'un petit effort pour se débarrasser de notre triste et sombre héritage. Il suffirait de dire la vérité sur le passé, et l'erreur ne se reproduirait plus, l'histoire prendrait une voie nouvelle.

1. Surnom de Félix Dzerjinski, chef de la Tchéka.

L'alpiniste qui escalada la statue de Dzerjinski pour lui passer autour du cou le câble relié à la grue, devint pour moi le héros invisible de cette époque. Redescendu, il disparut dans la foule : un parmi des centaines, des milliers, des dizaines de milliers de jeunes gens, ces « hommes d'août » comme je les appelais à l'époque, moi compris.

L'idole de bronze renversée, le passé mensonger était répudié. L'histoire authentique se trouvait dans le livre, le manuscrit relié de calicot, à la tranche cousue de gros fil de coton ciré, arrivé par surprise, don inattendu de grand-mère Tania<sup>1</sup>, reçu à la fin du mois d'août.

Enfant, j'étais le seul de la famille à savoir qu'elle écrivait ; je me doutais qu'il s'agissait de souvenirs. Mais les années passaient, parfois plusieurs mois filaient sans que je la voie se poser à son bureau, ouvrir son cahier. Je m'étais résigné à ce qu'il n'y ait pas de fin à ce travail, cette conversation intérieure qui ne supposait pas de lecteur. Puis, à la fin des années 1980, grand-mère tomba malade, les maux se succédèrent, et le cahier disparut pour plusieurs années. Il s'effaça également de mes pensées, je m'empressai de l'oublier avec la légèreté de l'adolescent qui avale les jours. Penser à ce manuscrit aurait signifié prolonger un espoir fantomatique, infondé.

Un espoir ? Oui.

En effet, le cahier de grand-mère était pour moi quelque chose de presque interdit, inimaginable dans mon existence d'alors. Sans être doué d'une clairvoyance particulière, je sentais – comme on sent une atmosphère, une ambiance – que j'évoluais dans un inexplicable champ de silence.

L'enfant est convaincu d'emblée que les adultes mènent une vie honnête. Certes, il y a bien des choses qu'ils lui cachent, car il est « trop jeune » : pénétrer leurs secrets est l'une des

1. Diminutif de Tatiana.

occupations les plus enivrantes de l'enfance. Mais comment pourrait-il se douter qu'il existe de nombreux sujets évincés tout simplement de la parole, qu'il existe une langue du silence ?

N'ayant pas de vue d'ensemble, il ne peut que percevoir certaines bizarreries, certaines pauses dans la conversation, sentir un froid entre personnes proches qui soudain se crispent, se drapent dans leur austérité de gardiens de temple. Durant les années trente et quarante, on était bâillonné. Ce n'était plus le cas au début des années quatre-vingt, le bâillon avait disparu, et pourtant le réflexe était toujours là, chevillé à l'âme, devenu une partie de soi. Un phénomène se transforme ainsi en propriété dont il est impossible de retrouver la source : le silence devient mutisme.

Grand-mère Tania était, pour ainsi dire, une adepte de la religion du silence. Chez d'autres, on pouvait surprendre un indice de non-dit, un poids opprimant l'âme à travers des mots qui fusaient, des propos de table incompréhensibles, comme effrayés d'eux-mêmes. Grand-mère Tania, elle, avait mis fin à cette circulation des mots à l'intérieur d'elle, tel un moine ayant atteint le degré suprême de renoncement à soi : elle avait intériorisé le silence.

Mes parents avaient une explication tout à fait convaincante à ce refus de se souvenir et de parler du passé.

D'une part, grand-mère travaillait à la rédaction du Politizdat, maison d'édition spécialisée dans la littérature du parti. Même si sa tâche était purement technique et non idéologique, mes parents supposaient (à juste titre) qu'elle s'était vu inculquer la parfaite discipline qui régnait dans les ateliers, les couloirs et les bureaux où l'on *produisait* justement le passé officiel, spécialement rédigé, retouché et validé.

D'autre part, nous avions un secret de famille, si bien ficelé et présenté qu'il n'en était pas un. Mon père, né pendant la guerre, n'avait pas connu son père, ni moi, par conséquent,

mon grand-père. On ne parlait jamais de lui, il ne restait aucune trace de son passage sur terre. Même le patronyme de mon père, Mikhaïlovitch<sup>1</sup>, semblait avoir été choisi au hasard, il ne renvoyait à aucune filiation. Cet homme avait laissé un vide criant, qui ne suscitait pas plus de questions qu'une jambe amputée. À croire qu'en certaines circonstances, les enfants naissaient tout simplement de rien, sans aucune présence masculine.

Il existait pourtant dans notre famille une légende, démenti complet à ce rien : une histoire que grand-mère avait dû inventer pour son fils lorsqu'il était encore petit. Grand-père Mikhaïl avait été radio, il avait rencontré grand-mère avant la guerre à un défilé sportif; les amoureux s'apprêtaient à se marier, mais la guerre avait éclaté, grand-père Mikhaïl avait été envoyé avec un groupe d'éclaireurs loin au-delà de la ligne de front, peut-être carrément en Allemagne. Depuis, disait la légende, on était sans nouvelles de lui. Il avait probablement péri ou bien il était encore en vie, toujours là-bas, en Allemagne, derrière le rideau de fer, à envoyer des messages codés à grand-mère. Grand-mère avait créé ce personnage pour son fils dont les camarades étaient fiers de leur père, héros vivants ou morts, l'invitant à jouer à ce jeu de l'imaginaire qu'il avait, bien sûr, accepté.

Depuis, ce fantôme vivait sa propre vie dans notre famille. Tout le monde savait qu'il s'agissait d'une légende, mais parce qu'elle reposait sur un mensonge soi-disant salutaire et parce qu'on s'y était habitué à force de la répéter, on la percevait comme une histoire vraie.

Enfant, j'y crus aussi. Je ne me souviens même plus de qui je la tiens. Vers l'âge de onze ou douze ans, je compris que le

1. Le nom complet d'une personne est composé de ses prénom, patronyme (fils de...) et nom de famille.

récit du radio éCLAIREUR n'était qu'une bienveillante tromperie. Chose étonnante, cette découverte n'effaça pas pour autant la fable qui comblait malgré tout le vide, donnait un peu de réalité à l'existence de mon aïeul. J'étais fasciné par la lente et conséquente imbrication de la vie avec l'imaginaire : pour mes enfants, à supposer que j'en aie, cette légende deviendrait la vraie histoire.

Mes parents semblaient croire qu'elle cachait un drame intime, féminin. Il ne s'agissait pas d'une simple histoire de soldat disparu, tué. En réalité, grand-père avait abandonnée Tania avec l'enfant, l'avait quittée pour une autre femme, c'était un homme sans honneur. À moins que la guerre n'eût révélé sa nature de lâche et qu'il n'eût été fusillé pour désertion.

Curieusement, jamais personne n'a envisagé que grand-père Mikhaïl ait pu, par exemple, se constituer prisonnier, rejoindre l'armée de Vlassov<sup>1</sup> ou être envoyé dans un camp en Sibérie à son retour de captivité, arrêté pour avoir critiqué le régime, comme le capitaine d'artillerie Soljenitsyne. Cela aurait été alors un drame historique avec un arrière-goût politique, or dans le cas de grand-mère, on voyait (on voulait voir?) une tragédie avant tout personnelle, spécifiquement féminine : une femme merveilleuse, formidable était tombée sur un homme *indigne* d'elle à tout point de vue.

Cette version expliquait parfaitement, parmi d'autres choses, pourquoi il ne fallait pas poser de questions à grand-mère. En

1. Andreï Vlassov, commandant de division au moment de la guerre, puis de la deuxième armée de choc qui, en juin 1942, fut mise en déroute par les Allemands. Fait prisonnier, il accepte de collaborer et prend la tête de l'Armée de libération russe (ROA), qui combattit aux côtés des Allemands entre février et avril 1945, certaines de ses unités retournant ensuite leurs armes contre la Wehrmacht pour participer à la libération de la Tchécoslovaquie. Arrêté par les Soviétiques avec d'autres officiers de son armée après la fin de la guerre, Vlassov est condamné à mort et pendu le 1<sup>er</sup> août 1946.

tant que héros d'un drame personnel, grand-père Mikhaïl appartenait à elle seule, c'était une histoire de sentiments brisés. Cette situation semblait convenir à tous, mes parents craignant inconsciemment de découvrir que le mystère ne fût pas si personnel que ça. Il était déjà arrivé par le passé que le silence de grand-mère nous protège, eux et moi.

Dans sa chambre, il y avait des dizaines de photographies au mur : mes arrière-grands-parents, mes grands-oncles et tantes, des parents proches et moins proches ; toujours présents dans la vie de notre famille, ils me regardaient jouer sur le canapé de grand-mère, tricher à la belote, dépêcher un détachement de soldats pour attaquer les positions allemandes derrière la colline du coussin.

Grand-mère ne me parlait jamais d'eux, leur présence était par conséquent illusoire. Ces photographies si vivantes, si authentiques, fermaient en réalité, scellaient l'entrée du passé à l'instar des lares, figurines impersonnelles au-dessus d'un foyer.

En août 1990, je crus que le livre de grand-mère m'avait ouvert cette porte. Elle avait simplement déposé son cahier sur mon bureau, sans rien dire, sans laisser de mot, comme si ça allait de soi, à croire qu'il avait été engendré par les événements eux-mêmes ; ce qui était impossible hier devenait inévitable aujourd'hui : trois cents pages écrites avec des stylos différents, des encres de couleurs différentes. Des pages déjà jaunies : elle avait mis des années à terminer ce manuscrit.

Sans savoir de quoi il s'agissait, j'étais persuadé que, ces souvenirs lus, l'obscurité du passé se dissiperait, je verrais tout et tous. Je naîtrais à nouveau, j'entrerais dans une vie nouvelle, le livre m'y conduirait.

Grand-mère n'avait pas eu besoin de m'expliquer que ce livre était pour moi. Devrais-je le cacher à mes parents ? Elle destinait son message à moi seul : eux, elle ne les croyait pas capables d'évoluer, c'est pourquoi elle ne leur avait rien révélé.

Cette sensation de la quête aboutie, de l'accomplissement *déjà* advenu était si immense que j'en repoussais jour après jour la lecture, j'en savourais l'avant-goût comme on savoure l'attente de l'amour ; ce fut sans doute la première d'une longue série d'erreurs.

Un soir, je sortis sur le balcon avec le manuscrit dans l'intention de m'y plonger. Je voulais pour prélude le vent, le bruissement des feuilles, le crépuscule, les premières étoiles. Je n'entendis pas mon père rentrer, pénétrer dans ma chambre : il me surprit, le manuscrit à la main.

Je n'eus ni le sang-froid ni la présence d'esprit de dire qu'il s'agissait d'un cahier scolaire. Mon père fut très étonné et vexé, même s'il n'en laissa rien paraître : comment, grand-mère avait remis ses souvenirs à moi et non à lui, son fils ?

Avais-je commencé à lire ? En honnête imbécile, sentant soudain poindre une faute inexistante envers lui, j'avouai que non. Il demanda à y « jeter un coup d'œil » et je le lui donnai en sachant que je ne le verrais plus de sitôt, qu'il ne me le rendrait qu'une fois terminé. Il me faisait de la peine, je voulais éviter qu'il y ait un conflit ou simplement un froid entre lui et grand-mère. Je renonçai à mon droit de premier lecteur, tout en mesurant l'ampleur du sacrifice.

Bah, qu'il le lise avant moi, qu'est-ce que ça pouvait faire ? Le manuscrit me reviendrait, au bout d'un mois, mettons, je n'avais qu'à attendre. Que je ne sois pas le premier à découvrir ces lignes, était-ce si grave ? Un mois, ça changeait quoi ?

Domage quand même qu'il m'ait devancé. Il n'avait pas l'air de saisir l'importance que ce manuscrit revêtait à mes yeux ; il soupçonnait en moi cette curiosité qui se contentait d'effleurer les choses. J'avais manqué l'occasion de lui faire part de mes sensations. Il y avait là une erreur, un accroc, je regrettais de n'avoir pas trouvé une parade, une ruse, un mensonge : trop tard.

Mon père n'avait jamais été un lecteur rapide. Même en achoppant sur un passage ennuyeux qu'un autre aurait sauté, il s'acharnait, redoublant d'attention pour exercer ses volonté et persévérance. Je m'attendais, bien sûr, à ce que malgré tout, il lise cette fois-ci le texte d'une traite, en vingt-quatre heures, mettons en quarante-huit, pressé d'aller jusqu'au bout. Or, comme pour éprouver ma patience, il n'avancait que de trois à quatre pages par jour, barricadé derrière un mur d'encyclopédies et de dictionnaires, prenant de longues notes, dessinant des graphiques, des schémas, des esquisses de l'arbre généalogique.

À plusieurs reprises, il voulut parler à grand-mère Tania, lui demander des précisions, la prier de ressusciter certains détails : elle n'avait quand même pas pu tout mettre dans le livre, pensait-il.

C'était pourtant ce qu'apparemment elle avait fait : le processus d'écriture servait d'appui à sa mémoire. À présent, le manuscrit terminé, le papier en savait bien plus qu'elle-même. Grand-mère tomba malade ; très faible, elle se levait à grand-peine, se plaignait de maux de tête. En un temps très bref, littéralement deux ou trois semaines, elle oublia non seulement presque tout ce qu'elle avait écrit, mais jusqu'à l'existence de ces mémoires alors qu'elle gardait à l'esprit assez lucidement – bien qu'à tâtons en quelque sorte – les événements et les affaires domestiques courantes.

Comme par un effet de dédoublement, sa personne était devenue l'appendice d'une liasse de feuilles. Sur la balance de l'existence, ce papier noirci par elle pesait davantage que son corps. C'est avec un sourire embarrassé qu'elle regardait, étonnée, le cahier que lui montrait mon père, l'air de dire, je ne sais pas d'où ça vient, ça s'est fait un peu tout seul.

Mes parents appelèrent des médecins qui prescrivirent des médicaments, évoquèrent en hochant la tête les vaisseaux



sanguins du cerveau. Compréhensifs : c'est l'âge, il n'y a rien à faire... Quant à moi, j'avais de plus en plus le sentiment que grand-mère avait ouvert à dessein la voie à la maladie, qu'elle s'était retirée de la vie. Son état ne relevait pas d'une pathologie.

Je passais bien plus de temps à la maison que mes parents ; aussi me chargea-t-on de veiller sur elle. Le soir et le matin, comme nous nous retrouvions tous les quatre, son comportement n'avait rien d'inhabituel, elle était la femme que je connaissais depuis toujours. Puis, mes parents sortis et moi hors de vue, elle oubliait qu'elle n'était pas seule : je voyais alors apparaître une autre grand-mère Tania, une inconnue.

Elle était extraordinairement ordonnée, d'une rigueur qui lui venait de son métier de rédactrice. Je ne me souviens pas de lui avoir vu casser, renverser, faire tomber un objet ; jamais elle n'avait laissé brûler le gruau ou déborder le lait sur la gazinière, jamais elle ne s'était piqué le doigt avec son aiguille. À présent, les éléments et les choses s'étaient révoltés : il ne se passait pas de jour sans un mini-incident. Un petit démon destructeur s'était emparé d'elle, réveillant les forces du chaos. Je les combattis en véritable sentinelle.

Ce démon, ce diabolin profitait ingénieusement de sa faiblesse, de ses trous de mémoire. Il s'était, eût-on dit, donné pour but de ravager l'appartement de fond en comble. Grand-mère allumait le gaz sans raison et je devais ensuite aérer la cuisine. Elle posait le journal trop près du brûleur, mettait en route le radiateur électrique sans s'apercevoir que le rideau touchait la spirale incandescente. L'incendie, le déluge, les cambrieurs – que de fois avait-elle laissé la porte d'entrée entrouverte –, tous les malheurs possibles cherchaient obstinément un sentier pour entrer chez nous.

Je finis par comprendre qu'elle voulait détruire quelque chose. Elle errait de pièce en pièce en menant un interrogatoire

des objets, parmi lesquels se cachait celui qu'elle traquait. Un jour, en rentrant des courses, je la surpris en train de pleurer sur une bassine pleine de papiers carbonisés. Elle avait brûlé un cahier mais pas le bon, et venait de s'en apercevoir. Le manuscrit ! S'était-elle avisée de le faire disparaître ? Avait-elle changé d'avis ? Voulait-elle nous reprendre ses souvenirs ? Pourtant, le manuscrit était posé sur le bureau de mon père et elle était passée devant des dizaines de fois. Peut-être avait-elle oublié de quoi il avait l'air ? Ou, ne sachant plus ce qu'elle voulait détruire, souhaitait-elle l'anéantissement simultané de toutes les choses, d'où son obstination à provoquer un accident ? Qu'y avait-il donc là, qu'avait-elle écrit pour être si inquiète et agitée, elle qui nous avait donné ce manuscrit de son propre gré ? Était-ce lié au fait que mon père le lisait avant moi ? S'en était-elle rendu compte ?

Tant de fois je faillis ouvrir le manuscrit pendant que mon père était au travail. Mais, extrêmement ordonné, il aurait certainement remarqué ma manœuvre. Enfant, j'avais compris que je pouvais fouiller dans l'armoire de ma mère, de ma grand-mère ; si, en revanche, je pénétrais sur le territoire de mon père, par exemple en empruntant un compas pour en faire un bonhomme, une espèce d'échelas métallique, j'étais nécessairement démasqué même si j'avais remis toutes les affaires à leur place au millimètre près. Et puis, un manuscrit, ça ne se partageait pas, on ne pouvait le traiter à la façon d'un livre ordinaire, simple et accessible, qu'on ouvre comme on veut.

Quant à mon père, qui ne savait rien des tourments de grand-mère – je ne lui en avais rien dit, quelque chose me soufflant que c'était mieux ainsi, et le soir, elle retrouvait son calme –, il lisait, lui, des souvenirs. Il pensait que, sentant sa fin approcher, elle avait décidé de raconter sa vie, son expérience. La seule de sa génération à être encore en vie dans une

famille jadis nombreuse, elle accomplissait son devoir d'aînée envers ses ancêtres et descendants.

Mon père fut bouleversé par le volume du passé qui s'ouvrait à lui. Plutôt réservé, peu enclin aux émotions, il ne cessait de nous en narrer des fragments. Il avait découvert que notre ancêtre le plus lointain était un *murza* tatar qui était passé du côté russe après la bataille du Champ des Bécasses<sup>1</sup>... Imaginez, les enfants s'amusaient à se lover dans la traîne d'une robe de soirée qui balayait le parquet d'un hôtel particulier... Ils se laissaient glisser du haut d'une tente qui abritait un hôpital de campagne, comme d'une montagne de neige. Tenez, grand-mère a vu Toukhatchevski...

Il citait le manuscrit devant les invités, qui répétaient ces phrases, admiratifs, enthousiastes. Jour après jour, semaine après semaine, j'écoutais ces extraits et de vagues doutes montaient en moi, une perplexité qui m'étonnait moi-même. Pourquoi grand-mère Tania se transformait-elle, au cours de la journée, en un fantôme agité? À cause de Toukhatchevski? De la traîne d'une robe de soirée? D'une tente d'hôpital de campagne? Non, pas possible!

Enfin, passé environ deux mois, mon père me remit le manuscrit d'un geste solennel, trop solennel. Il semblait se sentir coupable de l'avoir accaparé, c'était sa façon de s'excuser. Mais surtout, il percevait que nous n'étions plus seulement père et fils, mais aussi arrière-petits-enfants, arrière-arrière-petits-enfants, descendants de ceux qui, dissimulés dans les ténèbres des siècles, ne vivaient plus qu'à travers notre nom.

Comme je le compris bien plus tard, grand-mère avait mis dans ce livre quelque chose qui ne se dévoilait qu'à son

1. Bataille qui opposa le grand prince de Moscou Dimitri I<sup>er</sup> à l'armée de la Horde d'or conduite par Mamaï, le 8 septembre 1380, au Champ des Bécasses (actuellement région de Toula). Elle se conclut par la victoire des Russes et eut pour effet de renforcer la position de Moscou parmi les principautés.

premier lecteur. Et cette magie de la première lecture, à moi destinée, mon père en avait été le bénéficiaire : c'est ainsi qu'une flèche de Cupidon, manquant sa cible, transforme un passant de hasard en amoureux inconsolable. Même en tant que second lecteur, et bien que conscient de l'inquiétude de grand-mère, je faillis succomber au charme du texte. Il vivait et respirait, distillait sa mélodie à l'instar d'une boîte à musique sophistiquée. Des fenêtres s'ouvraient sur les siècles, de grandes figures apparaissaient en toile de fond ; des bateaux quittaient des ports, du sang coulait, des gens changeaient de pays et de nationalité. Je m'y engouffrai, cédant à la fascination, volai à travers les époques, l'obscurité reculait, la zone éclairée s'élargissait, découvrant ce champ historique où mes lointains ancêtres accomplissaient leurs exploits.

Si je m'étais arrêté là, si je n'avais pas relu le texte, j'aurais gardé cette merveilleuse sensation de frontières repoussées. Or je le repris pour la deuxième, troisième, quatrième, cinquième fois. Une étrangeté évidente et pour cela même insaisissable m'avait troublé dès la première lecture.

Ces souvenirs étaient composés de deux parties.

La première, qui avait trait aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, rapportait les légendes familiales. Grand-mère les avait notées telles qu'elle les avait entendues, dans son enfance, relatées par les adultes. Couchés derrière le paravent, les enfants faisaient mine de dormir tandis que les grands se mettaient à raconter les histoires des aïeux : rencontres, amours, décès, séparations. Les écouter la nuit autour d'une table, dans le salon, c'est ce qui s'appelle être une famille.

Une petite gare près de Kalouga en plein hiver, deux trains bloqués dans la neige : la rencontre de mes trisaïeux... Elle, une roturière pauvre, lui, un colonel avec la perspective de devenir général, héritier d'un domaine, le préféré d'une famille aristocratique qui mise sur lui dans le jeu

des ambitions et s'oppose à leur union. Le mariage malgré tout, la vie conjugale, l'achat d'une petite propriété près de Serpoukhov, la naissance de trois enfants, la mort de l'ancêtre dans le Caucase. Mon arrière-grand-père, médecin militaire, fait la guerre russo-japonaise et rencontre sa future femme par hasard, comme son père, dans un trou perdu sur le trajet du Transsibérien où stationne son train sanitaire. De nouveau, un mariage mal vu de la famille, des enfants, puis le début de la Première Guerre mondiale...

Qu'elles étaient belles et douces, ces histoires, de vrais contes de Noël du XIX<sup>e</sup> siècle! Pour un homme de la fin du XX<sup>e</sup>, il était impossible de revenir à cet état paradisiaque, à cette innocence historique. Je ne pouvais m'identifier à ces aristocrates éclairés qui avaient honte de leurs titres de noblesse et pour lesquels la défense de Sébastopol, lors de la guerre de Crimée, ou celle de Chipka à la fin des années 1870, représentait le comble de la souffrance.

Dans la seconde partie, grand-mère rapportait ce dont elle avait elle-même été témoin : la Première Guerre mondiale, les années vingt et trente, la Grande Guerre patriotique<sup>1</sup>... Ses déplacements incessants en Galicie et en Ukraine où elle suit son père et son hôpital de campagne. L'année 1917, la maladie de son père, le retour dans la propriété, la solitude. L'année 1918 : mon arrière-grand-père s'enrôle dans l'Armée rouge. De nouveau l'hôpital de campagne, cette fois à l'arrière des fronts rouges et des formations militaires. La grande dispersion de la famille dont une partie émigre ; des conflits. Le frère cadet de mon bisaïeul, un officier, disparaît après avoir combattu

1. Nom donné, par référence à la guerre contre Napoléon, à la Seconde Guerre mondiale considérée uniquement sous l'angle de la lutte des Soviétiques contre l'Allemagne nazie (1941-1945). Cette qualification permet de minimiser le rôle des Alliés dans la victoire et de laisser dans l'ombre l'épisode de la signature du pacte Molotov-Ribbentrop.